

Esprit critique, es-tu là?

S'exercer à l'écoute de l'autre, utiliser la négociation, confronter des propositions et des opinions: le Plan d'études romand (PER, FG 14-1) souligne l'importance du rapport à l'autre et à ce qui diffère de soi. Dans le domaine de la langue, le texte précise les gestes à développer: écouter et prendre en compte l'avis des autres, formuler sa pensée (émettre une opinion, défendre ses idées, clarifier ses propos, demander des compléments d'information, etc.). Si l'affirmation des opinions et l'écoute des autres sont bien précisées, il n'est pas mentionné explicitement le projet d'abandonner ses représentations en vue d'adopter un autre point de vue.

Faire émerger du nouveau, là où il y a du déjà-là, n'est-il pas une manière simple de définir l'apprendre?

«Il n'est qu'une manière de débiter dans le savoir et la saveur: c'est d'être ébloui. Tout ce qui ne commence pas par un éblouissement n'a pas d'avenir.» (C. Singer, 2005, *N'oublie pas les chevaux écumants du passé*, Albin Michel)

Sources

Favre D., (2013), *L'addiction aux certitudes, ce qu'elle nous coûte et comment s'en sortir*, Yves Michel, Gap.

«Effet Mozart»... et autres chimères

Les croyances concernant l'intelligence ou l'apprentissage guident souvent nos actions et nos discours. Certaines d'entre elles sont cependant dépassées et parfois même erronées...

Tour d'horizon de quelques-unes de ces «fausses vraies» idées.

Pierre-François Coen, responsable du Service Recherche & Développement, HEP Fribourg

«L'écoute musicale contribue au développement de l'intelligence!» Voici un slogan qui, depuis 1993, nourrit l'imaginaire de nombreux parents sur les effets bénéfiques de la musique. En effet, les conclusions de l'étude de Rauscher (connues sous le nom de «l'effet Mozart») sont spectaculaires. Ce chercheur et son équipe ont démontré que des étudiants américains, soumis à l'écoute d'une sonate pour piano de Mozart durant une dizaine de minutes, auraient augmenté leur quotient intellectuel de 8 à 9 points. Qui ne serait pas séduit par de telles conclusions? Qui ne se précipiterait pas chez son disquaire pour acheter l'intégrale des dites sonates pour les faire écouter en boucle à son bambin? Nous sommes là au cœur d'un «mythe scientifique» qui s'installe comme une vérité. Or cette étude a été sérieusement remise en question par d'autres scientifiques qui ont attiré l'attention sur la durée de l'effet, la nature des tests utilisés ou sur l'impact de la musique sur l'hu-

meur des sujets (déterminante dans la réussite de la performance attendue). En outre, et sans remettre en question les vertus de la musique, il convient de distinguer l'écoute passive de la musique avec une pratique instrumentale active qui, développée sur de nombreuses années, peut avoir certains effets intéressants liés notamment aux spécificités motrices, émotionnelles, cognitives et sociales de cette discipline.

Le transfert des apprentissages, une illusion?

Autre idée reçue: l'apprentissage du latin serait bon pour la logique. Voilà une conviction qui, malgré la baisse du nombre d'étudiants intéressés par cette discipline, fait peut-être encore recette. Or, si l'apprentissage de cette langue ne fait assurément aucun tort aux élèves en les ouvrant à la culture latine et à l'analyse grammaticale, aucun effet significatif sur la pensée logique n'a été démontré. Que dire de l'image du cerveau comparée à un muscle qu'il faudrait régulièrement entraîner? Un

jogging de l'esprit basé sur la résolution de problèmes et d'énigmes devrait augmenter l'intelligence des sujets qui s'y soumettraient. Là encore, c'est aller un peu vite en besogne, car les études ne permettent pas de démontrer autre chose que ce type d'exercices contribue à l'augmentation du niveau d'expertise des sujets... en résolution de problèmes et de casse-têtes en tous genres.

Toutes ces idées - et bien d'autres encore - reposent sur un autre mythe, celui du transfert. Ainsi, il suffirait d'exercer une aptitude dans un certain contexte, relativement bien contrôlé, pour que l'expertise développée dans ces circonstances se généralise miraculeusement à d'autres situations. Les enseignants qui me lisent ne le savent que trop bien: ce n'est pas parce qu'un élève maîtrise parfaitement certaines règles d'orthographe ou de grammaire dans les situations où elles sont exclusivement travaillées, qu'il saura les mobiliser adéquatement dans la production d'un texte libre.

Les styles d'apprentissage et les intelligences multiples, un fantasme?

Les styles d'apprentissage et les intelligences multiples sont-ils soumis aux mêmes critiques? Nombre d'apprenants sont convaincus d'être des visuels, des auditifs ou pensent avoir une intelligence formelle, holistique, logique, sociale ou encore émotionnelle. Indépendamment du manque de recherches empiriques qui pourraient démontrer l'existence de telles typologies, ces catégorisations posent des problèmes définitionnels. Comment caractériser ces différentes formes de pensée? Où s'arrêter dans l'énumération? S'agit-il de catégories exclusives ou d'un continuum à multiples couches? L'être humain n'est-il pas tout cela à la fois? Dans son développement, il va valoriser différentes manières d'appréhender les problèmes qui se posent à lui, mais il va également combiner différentes approches et mobiliser différentes stratégies cognitives. Il est bien entendu possible d'y croire et cela peut porter ses fruits. Ces questions ont en tout cas le mérite d'attirer l'attention des enseignants sur les différences individuelles des élèves. Si cela peut contribuer à diversifier leurs approches pédagogiques et les modalités de soutien aux apprentissages qu'ils délivrent à leurs élèves, on ne peut que s'en réjouir.

Les bienfaits du redoublement, un mirage?

Voici encore une croyance bien ancrée chez certains parents et enseignants: pour un élève en échec scolaire, répéter son année est une bonne chose et lui permettra de prendre un nouveau départ pour ne plus être en difficulté. Cette idée repose sur le principe que refaire plusieurs fois quelque chose permet de s'améliorer. Si la chose est vraie pour un footballeur qui effectue des centaines de tirs au but, ça ne l'est pas en ce qui concerne le redoublement. D'abord, sur un plan institutionnel, les pays qui ont aboli le redoublement (il n'y en a pas loin d'une dizaine en Europe) présentent des scores PISA équivalents voire supérieurs à ceux qui ont gardé cette pratique. Il n'y a donc pas de nivellement par le bas. Ensuite, de nombreuses recherches conduites depuis plusieurs décennies démontrent que,



© Gianni Chiarini

Que dire encore du lien entre taille du cerveau et niveau d'intelligence, sur l'innéité ou l'hérédité de l'intelligence, sur l'origine de la douance, sur les différences entre hommes et femmes ou le fait que les personnes intelligentes vivraient plus longtemps?

sur un plan individuel, le redoublement n'a pas d'effets positifs sur les apprentissages des élèves par rapport à la promotion automatique.

Que dire encore du lien entre taille du cerveau et niveau d'intelligence, sur l'innéité ou l'hérédité de l'intelligence, sur l'origine de la douance, sur les différences entre hommes et femmes ou le fait que les personnes intelligentes vivraient plus longtemps? Ne parlons pas des croyances liées à l'apprentissage des langues étrangères ou plus pragmatiquement à celle concernant l'usage des surligneurs pour mieux repérer ce qu'il faut mémoriser. Il conviendrait ici de distinguer croyances, convictions, conceptions... Cela nécessiterait davantage de place.

Prendre du recul et rester critique, une nécessité!

Tout cela doit cependant nous inciter à quelques réflexions. D'abord, avant de prendre pour argent comptant les résultats d'une expérience, il convient de s'informer sur les conditions exactes dans lesquelles elle a été réalisée - principe de prudence. Quelle est la validité des résultats, en quoi les méthodes utilisées sont-elles rigoureuses, dans quel contexte l'expérimentation a été faite? Dans cette jungle où tout est bon à prendre ou à vendre, il s'agit de faire preuve de discernement. Cela plaide largement en faveur d'une formation des enseignants à la compréhension des travaux de recherche. Formation que l'on pourrait du reste initier plus tôt avec des élèves de tous âges en l'étendant aux compétences informationnelles.

Ensuite, il convient aussi de noter que la recherche est par définition en évolution. Elle progresse et évolue dans la controverse, dans les essais et les erreurs. Ce qui était vrai hier ne l'est peut-être plus aujourd'hui. Par ailleurs, la «vérité scientifique» est très difficile à définir. Suivant les paradigmes dans lesquels les recherches sont conduites, cette validité scientifique prend des allures et des significations différentes. Enfin, n'oublions pas non plus que les scientifiques sont soumis à d'énormes pressions, à des effets de mode et à des contingences de financements. Ce sont des êtres humains comme nous tous. Certains iront jusqu'à masquer ou falsifier des données pour présenter des résultats spectaculaires et se tenir sur le devant de la scène. Sans aller jusque-là, d'autres préféreront un

«présent affirmatif» à un «conditionnel plus prudent» et déclareront sans nuances telle ou telle conclusion. Sans compter que pour qu'un résultat de recherche devienne un mythe, il doit être relayé par les médias qui, de leur côté, n'hésiteront pas à vulgariser et à simplifier - parfois à outrance pour être compris - les conclusions des scientifiques. Cherchant du sensationnel et de l'audience, une étude conduite sur plusieurs années sera ainsi réduite à un simple slogan, raccourci et parfois trompeur. C'est pourquoi, à l'heure où des milliers d'articles scientifiques sont publiés chaque jour, adoptons une certaine distance et une réelle prudence. Gardons-nous de croire aux miracles scientifiques et restons en questionnement et en éveil.

«Le niveau baisse!»

En France, cette affirmation récurrente semble partagée par tous.

© Gianni Chirighelli

Patrice Gourdet, enseignant chercheur en sciences du langage, Université de Cergy Pontoise, laboratoire EMA, ESPE de Versailles, France

On nous annonce, par médias interposés, que ce fait est indiscutable et par conséquent il ne peut être mis en débat, car on ne va pas perdre de temps à discuter de l'évidence... Comme disait le célèbre humoriste français Coluche, «circulez, y'a rien à voir!». Je me permets quand même de m'y arrêter et vous propose quelques éléments de réflexion pour tenter d'objectiver cette affirmation et donc d'éviter de basculer dans des «croyances» qui souvent ne servent qu'à glorifier un passé fantasmé.

Et si nous faisons un saut dans le passé?

En 1808, le baccalauréat est mis en place en France. Ce diplôme dès sa création a une double particularité, celle de sanctionner la fin des études secondaires et celle de permettre l'accès à l'enseignement supérieur. Juste un rappel: en 1880, seulement 1% d'une classe d'âge (c'est-à-dire rien au regard de la massification scolaire d'aujourd'hui) obtient ce diplôme (source ministérielle). Or voici, ci-contre, un aperçu de réactions diverses¹ sur le «niveau» des bacheliers proférées, il va sans dire, par des intellectuels patentés:

Nous devons avouer que nous avons quelquefois reçu des lettres ou des réclamations d'individus pourvus de ce grade (le baccalauréat) et dont le style et l'orthographe offraient la preuve d'une honteuse ignorance.
(Cuvier, président de la Commission d'instruction publique, 1820)

Les copies fourmillaient encore de fautes de langage et d'orthographe; il semblerait que dans nos lycées et collèges, on n'apprenne plus la langue française.
(Girardin, Lille, 1864)

L'enseignement secondaire se primarise... Les élèves des lycées n'ont ni orthographe, ni vocabulaire exact et varié, ni connaissances grammaticales, ni analyse logique, ni méthode d'exposition écrite ou orale.
(Laumonnier, Bordeaux, 1929)

La décadence est réelle, elle n'est pas une chimère: il est banal de trouver vingt fautes d'orthographe dans une même dissertation littéraire des classes terminales.
(Deska, 1956)